

carto

Jean-Michel Guyot

**Quelque part entre
vivre et écrire**

Le chasseur abstrait éditeur

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX

12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères - France

www.lechasseurabstrait.com
info@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-173-5
EAN: 9782355541735

Dépôt Légal: avril 2011

Copyrights:

© 2011 Le chasseur abstrait éditeur

corto

Jean-Michel Guyot



**Quelque part entre
vivre et écrire**

À mon oncle bien-aimé Dominique Dumas

Ici, la prude prudence n'est pas de mise, là jaillit la source de feu qui emporte tout sur son passage, tout sur son passage pour le cuire et le recuire, le fruit multiple d'avant la perte du langage, d'avant le saut dans le grand vide, d'avant l'espérance évanouie, d'avant le salut à grand peine esquissé, d'avant le pauvre merci dit du bout des lèvres à l'existence qui n'en peut plus.

Table des matières

Déambule	p.13
La figure	p.16
La demeure de cristal	p.20
Ce jeu insensé d'écrire	p.21
La communauté invisible	p.26
Le dénuement	p.33
L'énigme de la patience	p.36
Le désœuvrement	p.42
Frêle esquive, après la pluie...	p.45
Au fil de l'eau	p.56

Déambule

C'est le *sait-on jamais ?* de la tentation poétique qui accompagne comme son ombre altière la parole poétique en sa tentative – parole poétique toujours en passe de s'interroger sur elle-même au moment-même où elle se profère – qui se voit questionné dans les textes abrupts qu'on va lire ici.

C'est que le souffle poétique est pris dans une double interrogation.

Il interroge l'espace à portée de parole et il s'interroge sur la portée exacte de son geste, pour ainsi dire de *sa geste*, c'est-à-dire de sa gestation au sens clinique et clanique du terme, sur sa validité pratique, sur ses conséquences aussi, à cette nuance près : jamais l'interrogation ne freine l'élan premier et dernier : la parole a toujours le dernier mot.

Étant souffle, la parole poétique n'existe pleinement qu'en avant d'elle-même. Elle n'a cure des conséquences fastes ou néfastes inhérentes au Dit qui s'impose en la personne du poète-médium d'un Dire qui ne le dépasse pas, mais outrepassé ses droits à travers lui qui prend fait et cause pour elle à travers son Dit.

La parole poétique est à vrai dire sans droit. Elle est la violence même, désarmée, désarmante. C'est pour cela qu'elle dérange nos nobles et prudents romanciers et faiseurs d'histoire. Sa véracité, elle ne la puise pas dans un catalogue de faits avérés ni dans le déploiement d'une logique suprême qui organiserait la vraisemblance des fictions mesurées à l'empan de faits réels.

Réels ou imaginaires, les faits sont organisés par le logos, mais ce dernier n'est pas l'élément premier et dernier de la poésie qui ainsi échappe en droit à l'accusation de glossolalie voire de glossomanie.

À la fois tentation assumée – la chance suivie pas à pas du *sait-on jamais ?* qui traverse l'anti-chambre de la conscience du poète, avant qu'il n'entre à pas feutrés dans les *cameras obscuras* de sa psyché – et tentative risquée d'aborder un monde

connu-inconnu avec pour seul boussole le langage commun, la parole poétique aspire l'air ambiant pour le rejeter violemment : aussi bien l'époque, ses mauvaises manières et sa mauvaise haleine, que le vide initial qui accompagne sa scansion, scansion qui reflue sans cesse, jusqu'à menacer de l'étouffer, sur qui essaie d'ouvrir en lui l'espace tactile et mémoriel, actuel et indécidable qui donnera, *peut-être*, sur une parole singulière, questionnée, questionnante, bruissante et buissonnante, suffoquée et suffocante, et qui se cherche dans la recherche d'un partenaire ailé, aisé, ductile et retors, tout cela à la fois, ma foi.

Partenaire qui à proprement parler n'existe pas, mais parole qui en est une.

Parole suspendue au souffle de qui la profère et la préfère au bavardage, au langage savant, au discours expert ou à l'ironie douce-amère de qui, revenu de tout, s'emploie à faire du bruit avec du silence.

L'ascension dans la forêt de chênes-liège ou d'épicéas se fera seul, mais au sommet de la colline ou du crêt le spectacle qui s'offre aux yeux du marcheur est pour tous, pour ainsi dire à portée de voix.

Nous sommes au cœur des Cévennes ou bien encore sur un crêt en plein Jura, et ce par tous les temps.

Quelque ascension qu'il entreprenne, celui qui interroge le souffle se voit interrogé à son tour par les questions sans nombre qu'il soulève : il est soulevé par elles, porté par elles, parfois transporté, mais jamais ravi ni satisfait.

Nous ne sommes pas dans l'effusion mystique, dans l'élément du grand partage qui clôture l'expérience préalable du non-savoir : il n'y a pas de lumière divine qui vaille.

Tout vacille à l'approche d'une certaine lumière en train de se faire et qui, obstinément, se tait pour *nous* laisser la parole.

L'image alors est la figure du silence, et cette image est parlante. Parlante oh combien, capable d'insuffler un destin auquel se destine celui ou celle qui décide de s'y vouer sans faiblir.

L'espace qu'anime la lumière vacille avec l'image qui vacille en lui. Plus rien n'est sûr.

Est en jeu rien moins que l'usage libre de la parole sans droit et qui, par sa violence, fonde tous les droits, à commencer par celui de se taire.

Insurrection qui n'a rien de purement verbal, et qui passe de peuple en peuple depuis la nuit des temps.

L'athéisme foncier de ces textes n'a rien de païen : on n'exalte aucune divinité enfuie ou enfouie dans le réseau radical d'une infra-conscience déterminée historiquement ou génétiquement.

Ni le sang ni le sol n'ont leur mot à dire, quand le souffle poétique balaie l'espace mental de qui s'adonne à la recherche du souffle en marchant.

Mais un paysage se dessine, indéniablement.

Le paysage d'un pays natal singulier, pour ainsi dire un visage, et à tout le moins, un espace interchangeable et nomade auquel demeure attaché, par-delà les vicissitudes de l'existence, celui qui le profère, et qui, le préférant, n'entend pas prospérer dans ses propriétés foncières ni sa familiarité usuelle ou rituelle, coutumière ou légale : nous n'assistons pas, médusés, à quelque fusion du sujet et de l'objet qui culminerait dans l'impossible absolu d'un *nous* nationaliste ou communautaire.

Impossible *nous* dans l'espace délétère duquel tout poète qui se respecte voit se profiler la menace sourde et rampante, puis tonitruante et mortelle d'une parole crépusculaire en tous points opposée à cette parole en liberté qu'il promet pour la tendre à tous et toutes, avec l'espoir, chevillé au corps et au langage qui ne font qu'un, d'allumer dans le cœur de ses lecteurs une aurore nouvelle.

Le *nous* qui s'exhale alors, tel un parfum de fleur des montagnes, âcre ou suave, peu importe, n'est pas obtenu par addition de singularités fusionnées. Il est bien plutôt le résultat jamais démenti d'une opération soustractive à laquelle le poète, en tout premier lieu, décide de se vouer.

Se soustraire à la parole banale ou triviale, dépouiller le langage de ses oripeaux mystiques ou politiques, tâche première.

Familiarité de l'arrachement, et attachement à cet arrachement : voilà ce à quoi s'expose dangereusement celui par qui se dispose l'impossible espace : espace de l'impossible où flue

et reflue sans cesse la respiration poétique qui se renverse en poétique de la respiration, dans le double jeu de laquelle, au même instant – instant de l'illumination qui n'éclaire pas – se dit le souffle qui advient à lui-même et s'affirme avec force l'impossibilité de l'espace et du temps ramenés à leurs injustes mesures.

On n'en finirait pas de ressasser les vieux chemins fangeux ou lumineux par où chemine l'absence de temps tant recherchée.

Il faut bannir de soi cette tentation rétrospective et vivre en marchant. Les pas ne collent pas à la glèbe.

Il faut que s'ouvre une route inouïe qui n'existe pleinement que s'effaçant derrière les pas de qui s'acharne à la frayer à travers bois pour atteindre la maison forestière qui se déplace sans cesse.

La maison en plein bois est la plus mouvante qui soit, la plus émouvante aussi.

L'arrachement de la marche – le souffle poétique toujours en avant de soi – fait basculer le sujet dans l'objet, faisant de l'objet le vrai sujet qui s'interroge sur la véracité des propos tenus et tendus par l'objet devenu sujet à caution poétique.

Le crédit qu'on accorde à la parole est alors infini, car les mots ne sauraient mentir sur eux-mêmes.

[...]



du même auteur :

– À voix presque nue *précédé de* Un cri dans la nuit
Le chasseur abstrait éditeur - 2009

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères
France

info@lechasseurabstrait.com

imprimé en France par :

Le chasseur abstrait

achevé d'imprimer avril 2011

ISBN: 978-2-35554-173-5

EAN: 9782355541735

Dépôt Légal: avril 2011

carto

